

Étienne HÉLIN

À la recherche d'une autre manière d'écrire
l'histoire. *L'Archiviste des rumeurs. Chronique de
Gaspard Marnette, armurier, Vottem, 1857-1903*



DIRECTION — ADMINISTRATION : 7, place du XX Août, B-4000 Liège
Éd. resp. : J. D'HEUR, LES AMIS DE LA REVUE « LA VIE WALLONNE », A.S.B.L.

1992

À la recherche d'une autre manière d'écrire
l'histoire. *L'Archiviste des rumeurs. Chronique de
Gaspard Marnette, armurier, Vottem, 1857-1903*

«I n' s'a rin passé a Votème inte 1857 èt 1903». Rin. Votème n'èsteût co qu'on p'tit ham'tê splinkî inte li vèye èt l' campagne. On viyèdje avou sès pôvrteûsès mohinètes qu'avît chaskeun' portant leû p'tit cot'hê, quéques-âbes âs frûtes, ine vèdje di djârdin. Dès mohones d'ovris avou leû fôdje a fé dès fortchètes ou leû-z-ovreû d'ârmurî. Tot-âtoû, li vèye, lès houyîres, èt l'industrièye qui fondève lès-âmes, broulève li loukeûre èt strindève li coûr. Tot-avâ, lès câbarêts wice qu'on vûdive on mâva pêkêt. Émile Zola sicrihéve L'Assomwêr, ôte-pâ, â minme moumint. Mins nonna, a Votème, i n' s'a rin passé inte 1857 et 1903. Rin. Rin qui vâye lès ponnes qu'on s'î arêstêye. Ci n'èsteût qu'on monde di mizère, on monde di parvinous, on monde di fâs bordjeûs èt d' vrêy pôves, dès-ovris qu'èstût so posse dès-eûres â lon, sins poleûr riprinde alène. Dès-omes èt dès feumes po quî, chaque djoû, i s' falève rilèver, hagnî so s' ichike, èt rataker. Rataker po poleûr surviker, èt pace qu'on-z-aveût s' firté, qu'on n' volève nin èsse pris po mons qu'in-ôte, pace qu'on n' mèskéyève nin sès ponnes èt qu' l'ovrèdje ni féve nin sogne, èt qu' minme si d' tins-in-tins on huflève ine gordjète di trop', on d'manéve todi on bon crustin. L'èspwér qu'on-z-aveût, c'èst qu' lès-èfants sèrît mî qu' lès parints. On lès tchôkive è scole, on sayîve d'èlzî trover on pârti: l'instruction ou bin on bon marièdje, i n'aveût wêre di manîres dè m'ni foû marmèce. Li rèsse, ci n'èsteût qu' dès bès simblants.

Ci monde-la, Gaspârd, li fi Marnète, è-l' vèyève dè-l' finièsse di si-ovreû. Il èsteût-st-ârmurî, come si pére, mins lu, Gaspârd, aveût fêt sès scoles, lès p'titès scoles, assez po li d'ner l' gos' dè scrière. 46 ans â lon, il a rachou so papî tos lès p'tits éven'mints qu' s'ont passé âtoû d' lu. 2.145 pddjes d'istwére d'ine sôciété èt d'on viyèdje wice qui n' si passève rin, rin po lès cis qui vèyît çoula d'â lon! Mî qu'ine gazète, on vrêy témon qui raconte çou qu'a vèyou, ou bin çou qu'a-st-oyou dire. Li vèye dè-l' porotche, lès margayes inte vwèzins, lès djins, èt lès-on-dit... Li brut qui coûrt èt qui djudje sins r'las, qui tape li hate ou qui mosteûre come ègzimpe. C'èst qu' tot l' monde kinohève tot l' monde èt s' saveût-on tot so turtos.

Divant lu, i n'aveût qui dès-intèlèctuwéls qu'avît scrit so lès-ovris, dès djins sovint onièsses mins qui vèyît çoula d'â d' foû, avou leû prôpe còp d'ouy, chal, c'èst l'imâdje qu'ine sôciété done di lèye minme. Tot simplumint, èt c'èst çoula djustumint qui v' rimowe. I scriyève come lès-ôtes racontît. Lès scriyédjes da Gaspârd Marnète ont stu rachous par René Leboutte. Vochal on documint come ènn' a wêre. Li tite èst dèdja 'ne glotin'rye: L'Archiviste des rumeurs.

Guy FONTAINE
sur les ondes de Liège-Matin, li 11 di mâs' 1992

«Laissez cela aux journalistes!» «Cela» englobait tout ce qui avait pu se passer entre les traités de Vienne (1815) et le présent, sous prétexte que les rivalités des nations en armes et l'emprise des idéologies avaient quelque chose de si totalitaire qu'elles en devenaient incompatibles avec la sérénité requise de l'historien. Cette injonction, combien de fois l'ai-je entendue dans la bouche d'un des Maîtres de notre Université, par ailleurs fort au courant de la politique contemporaine et ne faisant point mystère de ses convictions! À l'époque, elle exprimait une ségrégation d'autant plus radicale qu'elle allait de soi. D'un côté, les purs: archéologues, éditeurs de cartulaires — ah! l'inimitable acribie des *Monumenta!* — calculateurs de prix et de salaires. En face, Henri Guillemin, les marxistes, ceux qui ne rougissaient pas de plaider une Cause et trouvaient hypocrite de s'en défendre.

Depuis une vingtaine d'années, les uns et les autres sont débordés ou, comme le prononcent les jeunes en un jugement sans appel: dépassés. Le public n'a pas attendu la vogue des magazines, des bandes dessinées, des éco-musées, des émissions de T.V., pour se passionner pour la vie quotidienne, ou la «culture matérielle», comme on le disait naguère dans les pays de l'Est. Par ailleurs, on s'est avisé que la perception des grands événements par les sans-grade avait une saveur de vécu qui fait défaut aux récits surréels des experts trop haut placés. La bataille de Waterloo n'est-elle pas mieux rendue par le désarroi du jeune Fabrice mis en scène par Stendhal que par les plans de l'État-Major, reconstitués par Augustin Thierry?

Bien sûr, l'historien devrait tout savoir, confronter les réactions de l'homme de la rue aux confidences de l'homme d'État, ce qui n'est possible qu'en se faisant journaliste. D'où la vogue de l'histoire «immédiate» ou «brûlante» (*hot history*) et des méthodes qu'elle improvise afin de capter les sources les plus fugitives: questionnaires, entretiens à bâtons rompus, magnéscope et caméra... Il s'en faut de beaucoup que le prestige des médias et la vogue des gadgets réduisent au silence les tenants de la vieille école. Leurs critiques les plus pertinentes peuvent être ramassées sous trois chefs d'inculpation.

Le caractère vague des faits rapportés par la tradition orale. Dans le courant des années '60, il m'est arrivé de demander à mes élèves de questionner leurs parents sur ce qu'ils savaient de deux temps forts marquant la deuxième Guerre Mondiale: l'évacuation de mai 1940 et la libération de septembre 1945. Malgré les précautions d'usage, le déchet fut consternant: la plupart des souvenirs soi-disant personnels avaient été revus et corrigés à travers le prisme des reportages de *Match* ou des quotidiens à sensation; beaucoup de vieux bobards refaisaient surface; quelques silences obstinés et donc sans doute lourds de sens, étaient par bonheur compensés par l'une ou l'autre authentique découverte. Dans l'ensemble, hélas! il est vrai que l'on verse facilement du banal dans le trivial. À force de se défier d'une histoire écrite par et pour une élite et de

s'en remettre au bon sens des gens du commun, on glisse insidieusement d'une histoire des couches populaires (*popular history*) à une histoire vue d'en bas (*history from below*) qui risque de devenir l'histoire vue par le petit bout de la lorgnette, c'est-à-dire le raconter.

Les apôtres du «retour au peuple» ont prêté le flanc à bien d'autres critiques. On a ironisé sur le fait que ces intellectuels pétris d'idéologies n'avaient jamais été immergés en milieu populaire. Eux qui se laissent fasciner par le moindre détail du folklore ancien — un cortège carnavalesque, une formule magique —, se révoltent à la seule perspective de partager les goûts musicaux, sportifs ou télévisuels des masses d'aujourd'hui. De là à les taxer de romantiques, à l'instar des frères Grimm, de Jules Michelet et autres idéalistes, il n'y a qu'un pas.

Ce pas est d'autant plus vite franchi que bien des partisans d'une histoire populaire s'avèrent des partisans tout court. Ils se sont laissés gagner par une sorte de complexe de Robin des Bois, qui aboutit à voir un justicier vengeur dans le meneur d'un charivari villageois, comme dans le conscrit réfractaire qui défraye la chronique de la contrebande.

Autant de débats qui ont soulevé des controverses passionnées aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne. En apparence, ce n'est guère le cas en Wallonie et l'on ne s'y plaindra pas de l'absence de polémiques avec leurs séquelles de procès d'intention. Le champ est libre pour en revenir à l'essentiel: priorité aux sources et, en l'occurrence, donner la parole aux gens du peuple, peu importe qu'ils ne soient ni des saints ni des héros. Nous ne laisserons donc pas passer inaperçu un excellent connaisseur de notre démographie et de notre industrie, René Leboutte, qui rend la parole à un simple ouvrier armurier.

* * *

Par chance, il ne s'agit ni d'une autobiographie complaisante, ni d'un cahier de doléances, ni de la monographie systématique d'un village comme les instituteurs, les curés zélés et autres «témoins privilégiés» se mettaient à en écrire en cette fin du XIX^e siècle. Pendant plus de quarante ans, Gaspard Marnette, simple ouvrier «en bois de fusils», fils de journaliers analphabètes, consigne quasiment au jour le jour, ce qui se passe et ce qui se raconte à Vottem, un village de la banlieue liégeoise, sur le rebord du plateau hesbignon.

Il ne pouvait être question de reproduire les quelque deux mille pages que Marnette a noircies de sa fine écriture d'écolier appliqué. Afin de maîtriser une matière aussi proluxe, René Leboutte a réussi à lui imposer une ordonnance thématique. Après une quarantaine de pages où il présente d'abord l'auteur et son milieu d'ouvriers - petits paysans, ensuite le village en proie à l'industrialisation et à l'attraction de la ville, il commente de larges extraits consacrés à la sociabilité (la forge, les cabarets), aux potagers ravagés par le mauvais temps, aux catastrophes dans les

charbonnages, à l'«hydre aux trois têtes: tuberculose, syphilis, alcoolisme», à ce que veut dire «mourir de misère», au choléra, aux guérisseurs et aux médecins, à la révolte de 1886 et à la hausse du standard de vie après 1890, ce qui vient bouleverser la vieille hiérarchie de l'honneur. Des chapitres sont consacrés aux amours et à l'argent, aux déchéances et aux haines, aux ribotes et à un curé de choc, aux instituteurs et à la politique. C'est toute la table des matières qui mériterait d'être passée en revue. Et même alors, on risque fort de passer à côté de l'essentiel, à savoir le vécu quotidien, la trame des travaux et des jours.

Irrésistiblement, le lecteur évoquera les admirables nouvelles d' Aimé Quermol, l'auteur trop peu connu de *Toussaint de chez Dadite*, et quelques autres récits de la même veine, inimitable et inégalée, qui eux aussi se passent à Vottem, mais sous un autre éclairage. Aimé Quermol, lui, a l'art de créer un univers romanesque et des personnages grâce auxquels nous partageons ses sympathies et son respect pour les petites gens qui ont le courage quotidien de se battre aux franges de la misère pour survivre. Marnette, au contraire, manque d'imagination: il n'a rien à inventer puisqu'il se tient au courant de tout et il se drape volontiers dans l'attitude du censeur doublé d'un puritain. En revanche, il est chroniqueur et mille indices distillent le sentiment du temps qui fuit, d'un monde traditionnel qui lentement fait naufrage.

Là est l'originalité de l'archiviste des rumeurs. Par là, il échappe aux reproches que s'attirent les inconditionnels d'une histoire populaire. S'il est vrai que de la fenêtre de son atelier, Marnette épie jeunes Vottemoises et ouvriers qui affectent «de grands airs de personnes riches», il nous fait aussi comprendre par une foule de traits, comment basculent les valeurs respectables et rassurantes qui jusqu'alors étaient la charpente d'une communauté villageoise. Ce n'est pas un spectacle banal que de voir comment une majorité d'ouvriers-paysans qui, pour la première fois depuis la nuit des temps, échappent à la pauvreté de masse, accèdent à l'instruction, mais sacrifient aussitôt au Veau d'Or.

La plume de Marnette est trop acidulée pour se prêter au culte des héros. Catholique militant, il est partisan du curé, ce qui ne l'empêche pas de s'apercevoir que l'autoritarisme et la colère n'ont plus de prise sur des paroissiens qui glissent de l'irrévérence à l'indifférence.

Sans doute est-il question des libéraux et des premiers socialistes — tous suppôts de Satan! — mais pareil tissu de mesquines rivalités et de règlements de comptes personnels est aux antipodes d'une croisade. Marnette y revient souvent, mais le dogme et les doctrines ne sont pas son fort. Il ne s'attarde pas non plus au folklore — combats de coqs, fanfares, bannières, pèlerinages à Chèvremont — dont longtemps les manifestations ont passé pour l'essence même de la vie populaire. «La vraie vie est ailleurs» aurait pu dire Marnette, lui qui montre l'épuisement physique de corps surmenés de travail, l'impuissance devant la maladie, la hantise des dettes qui s'accumulent. La condition des femmes,

ordinairement passée sous silence, apparaît dans toute sa noirceur: astreintes aux tâches les plus rebutantes et mal payées, elles sont les premières victimes de la débauche et de l'ivrognerie des maris. Par ailleurs, elles ne se privent pas de parler et grâce à elles, tout le monde est au courant de tout. En d'autres termes, elles siègent à ce tribunal qu'est l'opinion et téléguident en quelque sorte la coutume tacite qui fait le départage entre ce qui est tolérable et ce qui est à réprover.

Misère ancienne et insolence des parvenus, inégalités entre hommes et femmes, contrôle social et subversion des valeurs traditionnelles: autant d'énigmes et de contradictions. On en chercherait en vain la solution dans les plus savants traités d'histoire sociale. Ancré dans ses certitudes, Marnette se passe de démonstrations et de théories. Mais il nous oblige à réfléchir, il exhume d'autres matériaux qui incitent à frayer de nouvelles pistes. En cela une authentique histoire de la vie populaire est irremplaçable. Elle rend le passé intelligible. Elle montre jusqu'à quelles profondeurs plongent les incertitudes du présent⁴.

Étienne HÉLIN

⁴ René LEBOUTTE, *L'Archiviste des rumeurs. Chronique de Gaspard Marnette, armurier, Vottem, 1857-1903*, Liège, 1991, dans la «Collection d'Études du Musée de la Vie wallonne», n°6, 438 pages et 16 illustrations. En vente, au prix de 895 FB au Musée de la Vie wallonne, Cour des Mineurs, B. 4000 Liège — ☎ 041/23 60 94.

